

le P. Martin penchaient pour l'affirmative. On ne connaît pas toutes les réimpressions et il y avait des années dont aucun exemplaire n'existeit ni en Canada ni aux Etats-Unis.

Voilà ce que le fanatisme d'un côté, le manque de précaution de l'autre, nous ont fait perdre, presque au moment où par une singulière coïncidence, on allait imprimer la suite de ces *Relations*, et les autres *Lettres* qui en sont le complément.

L'œuvre de reconstruction était encore à faire, et, en dépit d'un nouvel incendie des édifices destinés aux Chambres, lequel toutefois ne causa qu'une perte matérielle, on s'occupa avec une ardeur plus grande, et une liberalité infatigable à l'acquisition d'une nouvelle bibliothèque pour les deux Chambres, et, en moins de quinze ans, elle est devenue quatre fois plus considérable que la première, dont la formation avait demandé le double de temps. Elle compte aujourd'hui, dit-on, près de 100,000 volumes. Quelques parties ont été formées avec soin; toutes les branches des connaissances y sont à peu près représentées, mais on voit qu'elle a été formée sans plan primitivement arrêté pour le choix des livres. La préférence a été donnée aux ouvrages modernes, aux éditions récentes. On peut dire en général qu'elle est surtout destinée à la lecture et aux consultations de second ordre. Ce n'est point un reproche que je formule, c'est le fait que je constate. Cette bibliothèque n'est pas précisément fondée pour les chercheurs et les hommes d'études profondes, mais pour l'usage des députés, qui ont besoin d'avoir les renseignements sous la main, et qui aiment à être au courant du mouvement intellectuel.

Toutefois, il est sâcheux que nous n'ayons pas en Canada une bibliothèque, où l'on trouverait, je ne dis pas presque tous les ouvrages publiés, mais ceux auxquels il faut recourir quand on veut travailler soi-même, juger par soi et non par les autres, les ouvrages qui sont, dans chaque branche, la source première, l'origine de tous les autres. "Il n'y a peut-être pas, disait-on il y a quelques années, devant une association américaine, il n'y a peut-être pas sur ce continent une seule bibliothèque qui aurait pu permettre à Gibbon de vérifier les autorités consultées par lui pour écrire *La Chute de l'Empire Romain*.⁽¹⁾ Il n'y a là rien de bien surprenant, quand on songe qu'il s'agit d'une partie de l'histoire de l'Empire Romain, à laquelle toutes les autres histoires se trouvent liées. Mais j'ai voulu m'assurer si pour la seule *Histoire de la Nouvelle-France* de Charlevoix, la vérification des autorités serait plus facile que pour Gibbon. Je trouve que sur soixante et dix-huit ouvrages imprimés qu'il cite, dix appartenent à des éditions différentes, et vingt-cinq manquaient complètement à notre bibliothèque en 1862; c'est bien près de la moitié. Comment, après cela, contrôler un écrivain, ou entreprendre un travail original? Aussi sommes-nous trop souvent forcés d'accepter des jugements tout formés, des faits défigurés. De là cette manière d'argumenter presque stéréotypée: "Chateaubriand dit: M. Thiers pense..." Rien, selon moi, ne retarde davantage la véritable indépendance intellectuelle, qu'on remplace assez souvent par une insubordination de seconde main.

Si je semble insister sur ce point, c'est pour répondre aux craintes de quelques personnes qui regardent comme une dépense inutile l'argent que l'Etat paie pour acheter ou faire imprimer des livres.

Pas de bibliothèque importante sans manuscrits. C'est ce qu'on a si bien compris au *British Museum*, qu'aujourd'hui cette institution de date récente rivalise avec les plus riches et les plus anciennes du continent européen. Pour nous, nos prétentions devront être assez modestes sur ce chapitre: aucun manuscrit arabe, syrien, indien, rien qui remonte aux premiers siècles. Notre histoire d'abord, et l'on aura encore à glaner sur un champ assez vaste, et les dépenses paraîtront toujours élevées.

Nous avons à Ottawa quelques manuscrits originaux, une belle suite de copies prises en Angleterre, à Paris et à Rome. Tout cela est important, tout cela est très-utile, grâce au catalogue

(1) Il paraît que J. Quincy Adams avait voulu démentir cette assertion, et réunir toutes les autorités de Gibbon. Je ne sais s'il y est jamais parvenu.

que M. Lajoie en a fait. Le gouvernement fédéral ne s'arrêtera pas là, il faut l'espérer: il se hâtera même, car chaque jour rend les recherches plus difficiles.

Ce que le gouvernement hésiterait à faire, de simples particuliers l'entreprendront. Aujourd'hui, tout ce qui se rapporte à l'Amérique a le don de passionner les amateurs. Les documents enfouis dans les collections particulières deviennent plus inaccessibles, sans compter que celles-ci sont plus exposées à la destruction.

(A continuer.)

H. V.

EDUCATION.

Enseignement de la Géographie.

Depuis plus d'un an, l'Exposition universelle de 1867 est close; déjà ont disparu du Champ-de-Mars les derniers vestiges de ces constructions gigantesques qui ont partagé l'admiration du monde entier avec les merveilles qu'elles abritaient; de longues et savantes publications ont révélé au public tout ce qu'il y avait là de richesses inconnues, et pourtant le dernier mot n'a pas encore été dit sur les grandes assises du travail. Chaque jour voit éclorer de nouveaux travaux destinés à tirer telle ou telle section de l'obscurité relative où son voisinage avec d'autres plus importantes l'avait reléguée. La section de géographie était une de ces déshéritées. En publiant la brochure spéciale dont nous donnons un extrait, M. le baron de Watteville a rendu à l'enseignement de la géographie un service dont tous les amis de la science lui sauront gré.

E.

GLOBES, CARTES, APPAREILS POUR L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE.

A côté de l'exposition de la classe 13, consacrée à la géographie scientifique et à la cosmographie, la classe 89 se présente avec des collections d'un ordre moins élevé, mais encore dignes d'attirer l'attention, d'exciter l'intérêt. Une section de cette classe, en effet, a été réservée aux globes, cartes, aux atlas destinés à l'enseignement de la géographie, de cette science dont l'importance n'est plus contestée, mais dont malheureusement l'étude, en certains pays, est trop négligée encore.

De tous les appareils qui servent à l'enseignement de la géographie, les plus utiles, sans contredit, sont les globes terrestres. Eux seuls permettent de connaître la configuration exacte de notre planète; eux seuls donnent une idée vraie de la forme, de la grandeur, des relations des continents et des mers; eux seuls, enfin, permettent d'apprecier sans erreur les distances qui séparent les différents points de la terre. On ne devrait commencer l'étude de la géographie que par l'étude approfondie de la sphère, pour passer plus tard, et lorsque l'esprit est familiarisé avec les formes vraies, aux cartes de géographie, qui, basées qu'elles sont sur ces fictions ingénieuses, mais jamais exactes, appelées projections, déforment les contours, rapetissent ou agrandissent les surfaces et sont toujours de nature à fausser les idées des élèves.

§ 1.—Globes.

Mais un grand obstacle s'est, jusqu'à ce jour, opposé à la vulgarisation de l'enseignement de la géographie par les globes. Cet obstacle, c'est leur prix élevé. Aussi faut-il signaler dans l'exposition française, comme une innovation heureuse, le globe exposé par MM. Laroche, dessinateur au dépôt de la guerre, et Bonnefont, professeur de l'Université. Ce globe a 1 m. 57 de circonférence et 0 m. 50 de diamètre; il est imprimé en quatre couleurs et colorié au pinceau. Le coloriage est net et cependant assez léger pour ne pas cacher le trait; la lettre est parfaitement lisible; il est tenu au courant des découvertes géographiques